

HEINRICH BÖLL



**DESTIN D'UNE TASSE
SANS ANSE
(1954)**

En cet instant, je suis dehors sur le rebord de la fenêtre et je me remplis lentement de neige ; la paille est gelée dans l'eau savonneuse, des moineaux sautillent autour de moi, de rudes oiseaux se bagarrent pour les miettes qu'on leur a jetées, et je tremble pour ma vie, pour laquelle j'ai déjà dû si souvent trembler ; si l'un de ces gras moineaux me renverse, je tomberai du rebord de la fenêtre sur la bande de béton en contrebas ; l'eau savonneuse formera un ovale gelé, la paille se brisera ; et mes débris seront jetés à la poubelle.

Je ne vois que pâlement scintiller les lumières du sapin de Noël à travers les fenêtres embuées ; je n'entends que faiblement le chant à l'intérieur : les cris des moineaux couvrent tout.

Aucun de ceux qui sont à l'intérieur ne sait, bien sûr, que je suis née il y a exactement vingt-cinq ans sous un arbre de Noël et que vingt-cinq ans d'existence est un âge étonnamment avancé pour une simple tasse de café : les créatures de notre race qui somnolent inutilisées dans les vitrines vivent sensiblement plus longtemps que nous, les simples tasses. Je suis cependant sûre qu'aucun membre de ma famille ne vit encore : que mes parents, mes frères et sœurs, même mes enfants sont morts depuis longtemps, tandis que je dois passer mon vingt-cinquième anniversaire sur un rebord de fenêtre à Hambourg en compagnie de moineaux criards.

Mon père était un plat à gâteaux et ma mère une respectable boîte à beurre ; j'avais cinq frères et sœurs : deux tasses et trois soucoupes, mais notre famille ne resta unie que quelques semaines ; la plupart des tasses meurent jeunes et subitement, et ainsi deux de mes frères et une de mes chères sœurs tombèrent de la table dès le deuxième jour

des fêtes de Noël. Nous dûmes aussi très tôt nous séparer de notre cher père : en compagnie de ma sœur Joséphine, une soucoupe, et avec ma mère, j'ai voyagé vers le sud ; enveloppées dans du papier journal, entre un pyjama et une serviette éponge, nous sommes allées à Rome pour servir là-bas le fils de notre propriétaire qui s'était adonné à l'étude de l'archéologie.

Cette période de ma vie - je l'appelle mes années romaines - fut extrêmement intéressante pour moi : d'abord Jules - ainsi se nommait l'étudiant - m'emmenait chaque jour aux thermes de Caracalla, ces vestiges d'un immense établissement de bains ; là, dans les thermes, je me liai d'une grande amitié avec une bouteille thermos qui nous accompagnait au travail, moi et mon maître. La bouteille thermos s'appelait Hulda, nous restions souvent allongées des heures dans l'herbe pendant que Julius travaillait avec la bêche ; je me fiançai plus tard à Hulda, je l'épousai pendant ma deuxième année à Rome, bien que j'aie dû entendre de violents reproches de ma mère qui trouvait qu'un mariage avec une bouteille thermos était indigne de moi. Ma mère devint d'ailleurs étrange : elle ne se sentit jamais humiliée d'être utilisée comme boîte à tabac alors que ma chère sœur Joséphine ressentait comme une extrême offense d'être abaissée au rang de cendrier.

J'ai passé des mois heureux avec Hulda, ma femme ; nous vîmes ensemble tout ce que Julius vit : la tombe d'Auguste, la Via Appia, le Forum romain ; mais ce dernier est resté pour moi un triste souvenir car c'est ici que Hulda, ma chère femme, a été détruite par une pierre lancée par un gamin des rues romain. Elle mourut d'un morceau de

marbre - gros comme le poing - d'une statue de la déesse Vénus.

Au lecteur qui est disposé à suivre encore mes pensées, qui a assez de cœur pour concéder de la douleur et de la sagesse à une tasse sans anse, à celui-ci je peux maintenant rapporter que les moineaux ont depuis un bon moment picoré les miettes, de sorte qu'il n'y a plus de danger immédiat pour ma vie, et entre-temps est aussi apparue sur la vitre embuée une zone vide, de la taille d'une assiette à soupe, à l'intérieur de laquelle je vois clairement l'arbre et vois aussi le visage de mon ami Walter qui aplatit son nez contre la vitre et me sourit ; il y a trois heures encore, avant que la distribution des cadeaux ne commence, Walter soufflait des bulles de savon, maintenant il me pointe du doigt, son père secoue la tête, pointe du doigt le train flambant neuf que Walter a reçu, mais Walter secoue la tête ; et je sais, tandis que la fenêtre s'embue à nouveau, que je serai au plus tard dans une demi-heure dans la pièce chaude...

La joie de ces années romaines ne fut pas seulement troublée par la mort de ma femme, mais plus encore par les bizarreries de ma mère et l'insatisfaction de ma sœur qui le soir, lorsque nous étions assises ensemble dans l'armoire, se plaignaient auprès de moi du méemploi dans lequel leur destin les avait mises. Mais des humiliations m'attendaient moi aussi, de celles qu'une tasse consciente de sa valeur ne peut supporter qu'avec peine : Julius but du schnaps dans moi ! Dire d'une tasse: « On a déjà bu du schnaps dans elle » signifie la même chose que quand on dit d'un humain : « Il a été en mauvaise compagnie ». Et beaucoup de schnaps a été bu dans moi.

Ce furent des temps humiliants pour moi. Ils durèrent jusqu'à ce que

- en compagnie d'un gâteau et d'une chemise - un de mes cousins, un coquetier, fut envoyé de Munich à Rome : à partir de ce jour, le schnaps fut bu dans mon cousin et je fus offert par Julius à une dame qui était venue à Rome dans le même but que Julius.

Si pendant trois ans j'avais pu regarder la tombe d'Auguste depuis le rebord de la fenêtre de notre appartement romain, je déménageai et pendant les deux années suivantes je regardai, depuis mon nouvel appartement, l'église Santa Maria Maggiore : dans ma nouvelle situation, j'étais certes séparée de ma mère mais de nouveau je servais le vrai but de ma vie : on buvait dans moi du café, j'étais nettoyée deux fois par jour et j'étais placée dans une jolie petite armoire. Cependant là aussi les humiliations ne me furent pas épargnées : dans cette jolie armoire, j'avais la compagnie d'une Hurz ! Toute la nuit et bien, bien des heures de la journée - et ceci pendant deux ans - j'ai dû supporter la compagnie de la Hurz. La Hurz était de la race des Hurlewang, son berceau avait reposé dans le château de famille des Hurlewang à Hürzenich sur la Hürze et elle avait quatre-vingt-dix ans. Mais elle n'avait pas vécu grand-chose pendant ses quatre-vingt-dix ans.

À ma question, pourquoi elle restait toujours dans l'armoire, elle répondit avec hauteur : « On ne boit certes pas dans une Hurz ! » La Hurz était belle, elle était d'un délicat gris-blanc, avait de minuscules points verts peints et chaque fois que je la choquais, elle pâlisait de sorte que les points verts devenaient très clairement visibles. Sans aucune mauvaise intention, je la choquai souvent : d'abord par une demande en mariage. Quand je lui offris cœur et main, elle devint si pâle que je craignis pour sa vie ; il fallut quelques minutes avant

qu'elle reprenne un peu de couleur, puis elle murmura : «S'il vous plaît, ne reparlez plus jamais de cela ; mon fiancé est à Erlangen dans une vitrine et m'attend... »

« Depuis combien de temps ? » demandai-je

« Depuis vingt ans », dit-elle ; « nous nous sommes fiancés au printemps 1914, mais nous fûmes brusquement séparés. J'ai passé la guerre dans le coffre-fort de la banque à Francfort, lui dans la cave de notre maison à Erlangen. Après la guerre, je suis arrivée - par suite de conflits d'héritage - dans une vitrine à Munich, lui - par suite des mêmes conflits d'héritage - dans une vitrine à Erlangen. Notre seul espoir est que Diana » - ainsi se nommait notre maîtresse - « se marie avec Wolfgang, le fils de la dame d'Erlangen dans la vitrine de laquelle se trouve mon fiancé, alors nous serons de nouveau réunis dans la vitrine d'Erlangen. »

Je me tus pour ne pas la blesser de nouveau, car j'avais bien sûr remarqué depuis longtemps que Julius et Diana s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Diana avait dit à Julius pendant une excursion à Pompéi : « Ah, savez-vous, j'ai certes une tasse, mais une de celles dans lesquelles on n'a pas le droit de boire. »

« Ah » avait dit Julius, « je peux peut-être vous aider à sortir de cet embarras ? »

Plus tard, et puisque plus jamais je ne lui ai demandé sa main, je me suis très bien entendue avec la Hurz. Quand nous étions ensemble le soir dans l'armoire, elle disait toujours : « Ah, racontez-moi donc quelque chose, mais s'il vous plaît, rien de vulgaire, si c'est possible. »

Elle trouvait déjà fort étrange que du café, du cacao, du lait, du vin et de l'eau soient bus dans moi, mais quand je racontai que Julius avait bu du schnaps dans moi, elle eut de nouveau un évanouissement et se permit la remarque injustifiée (à mon humble avis) : « J'espère que Diana ne tombera pas dans le panneau de cet homme vulgaire. » Mais tout faisait penser que Diana tomberait dans le panneau de l'homme vulgaire : les livres prenaient la poussière dans la chambre de Diana, et pendant des semaines resta insérée dans la machine à écrire une unique feuille de papier sur laquelle une demi-phrase seulement était écrite: « Quand Winckelmann à Rome... »

Je ne fus plus nettoyée qu'à la hâte et même la Hurz si ignorante des choses du monde commença à pressentir que les retrouvailles avec son fiancé à Erlangen devenaient toujours plus improbables, car Diana recevait certes des lettres d'Erlangen mais laissait ces lettres sans réponse. Diana devint étrange : elle but - je n'en rends compte qu'avec réticence - du vin dans moi. Quand je le racontai le soir à la Hurz, elle faillit en tomber à la renverse et dit, quand elle revint à elle : « Il est impossible que je reste en la possession d'une dame capable de boire du vin dans une tasse. »

Elle ne savait pas, la bonne Hurz, avec quelle rapidité son souhait se réaliserait : elle fut déposée chez un prêteur sur gages et Diana enleva la feuille de papier avec la phrase « Quand Winckelmann à Rome... » de la machine, et écrivit à Wolfgang. Plus tard arriva une lettre de Wolfgang que Diana, pendant qu'elle buvant du lait dans moi, lut au petit-déjeuner et je l'entendis murmurer : « Ce n'était donc pas pour moi, mais seulement pour cette stupide Hurz. » Je vis encore qu'elle

sortit le reçu du livre « Introduction à l'archéologie », le mit dans une enveloppe ; et je peux donc supposer que la bonne Hurz est maintenant à Erlangen unie à son fiancé dans la vitrine et je suis sûr que Wolfgang a trouvé une femme digne de lui.

Pour moi, d'étranges années suivirent : je suis retourné, avec Julius et Diana, en Allemagne. Ils n'avaient tous deux pas d'argent et j'étais pour eux un bien précieux parce qu'on pouvait boire de l'eau dans moi, une eau claire, belle, comme on peut la boire dans les fontaines des gares. Nous n'allâmes ni à Erlangen ni à Francfort, mais à Hambourg où Julius avait accepté un emploi dans une banque.

Diana avait embelli. Julius était pâle ; mais j'étais de nouveau avec ma mère et ma sœur et elles étaient dieu soit loué un peu plus satisfaites. Ma mère disait volontiers lorsque nous nous tenions côte à côte le soir sur l'étagère de la cuisine : « Bon, tout de même de la margarine ... » et ma sœur devint même un peu hautaine parce qu'elle servait d'assiette à saucisses ; mais mon cousin, le coquetier, fit une carrière telle qu'elle est rarement accordée à un coquetier : il servit de vase à fleurs ; à des pâquerettes, boutons d'or, minuscules marguerites, il servit de lieu de séjour, et quand Diana et Julius mangeaient des œufs, ils les mettaient sur le bord de la soucoupe.

Julius devint plus calme, Diana devint mère ; une guerre arriva et je pensai souvent à la Hurz qui se trouvait certainement de nouveau dans le coffre-fort d'une banque, et bien qu'elle m'eût souvent blessé, j'espérais pourtant qu'elle fût unie à son mari dans le coffre-fort de la banque. Avec Diana et l'aînée de ses enfants, Johanna, je passai la guerre dans la lande de Lunebourg et j'eus souvent l'occasion de

regarder le visage pensif de Julius quand il venait en permission et remuait longtemps dans moi. Diana s'effrayait souvent quand Julius remuait si longtemps le café et elle s'écriait : « Qu'est-ce que tu as ; tu remues des heures le café. »

Il est assez étrange qu'aussi bien Diana que Julius semblent avoir oublié que je suis depuis si longtemps chez eux : ils tolèrent que je gèle ici dehors, sous la menace d'un chat errant, alors qu'à l'intérieur Walter pleure pour m'avoir. Walter m'aime, il m'a même donné un nom, il m'appelle « Boit-comme-Ivan » ; je ne lui sers pas seulement de pot à bulles de savon, je sers aussi de mangeoire pour ses animaux, de baignoire pour ses minuscules poupées de bois, je lui sers pour mélanger les couleurs, la colle... Et je suis sûre qu'il essaiera de me transporter dans le nouveau train qu'il a reçu en cadeau. Walter pleure violemment, je l'entends et j'ai peur pour la paix familiale que j'aimerais savoir garantie ce soir ; et pourtant cela me trouble d'apprendre à quelle vitesse les gens vieillissent : Julius ne sait-il plus qu'une tasse sans anse peut être plus importante et plus précieuse qu'un train électrique tout neuf ? Il l'a oublié : il refuse obstinément de me faire rentrer et de me donner à Walter ; je l'entends rouspéter, j'entends non seulement Walter mais aussi Diana pleurer ; et que Diana pleure, c'est terrible pour moi : j'aime Diana.

Ce fut certes elle qui me cassa l'anse ; quand elle m'empaqueta lors du déménagement de la lande de Lunebourg pour Hambourg, elle oublia de me rembourrer suffisamment et je perdis ainsi mon anse, mais je restai précieuse : même une tasse sans anse avait alors de la valeur et curieusement, quand il y eut de nouveau des tasses à acheter, c'est

Julius qui voulut me jeter mais Diana dit : « Julius, tu veux vraiment jeter la tasse ; cette tasse ? »

Julius rougit, il dit « Pardonne-moi ! » ; et c'est ainsi que je restai en vie et que je servis, au long d'amères années, de bol à savon à raser ; et nous, tasses, détestons finir en bol de rasage.

Je contractai tardivement un second mariage avec une boîte à épingle à cheveux en porcelaine ; ma seconde femme s'appelait Gertrud, elle était gentille avec moi et avait de la sagesse et pendant deux années entières nous restâmes côte à côte sur l'étagère en verre de la salle de bain.

C'est devenu sombre, très soudainement ; Walter pleure toujours à l'intérieur et j'entends Julius parler d'ingratitude ; je ne peux que secouer la tête : que ces humains sont insensés ! C'est calme ici dehors : la neige tombe ; le chat s'est esquivé depuis longtemps, mais j'ai peur maintenant : la fenêtre s'ouvre, Julius me saisit et à la prise de ses mains je sens combien il est en colère : va-t-il me fracasser ?

Il faut être une tasse pour savoir combien ces moments sont terribles quand on pressent que l'on va être jeté contre le mur, ou sur le sol. Mais Diana me sauva au dernier moment, elle me prit de la main de Julius, secoua la tête et dit doucement: « Cette tasse, tu veux... ». Et Julius sourit soudain et dit: « Pardonne-moi, je suis si énervé. »

Depuis longtemps, Walter a cessé de pleurer, depuis longtemps Julius est assis près du poêle avec son journal et Walter regarde, depuis les genoux de Julius, comment l'eau savonneuse gelée à l'intérieur de moi se dégèle, il a déjà sorti le brin de paille ; et maintenant je suis

là, sans anse, taché et vieux, au milieu de la pièce parmi les nombreux objets neufs et cela me remplit de fierté que ce soit moi qui ai rétabli la paix, bien que je devrais me faire des reproches d'être celui qui l'a troublée. Mais est-ce ma faute si Walter m'aime plus que son nouveau train électrique ?

Je souhaiterais seulement que Gertrud, qui est morte il y a un an, vive encore pour voir le visage de Julius : il semblerait qu'il a compris quelque chose...

Texte original: Böll, Heinrich: " Schicksal einer henkellosen Tasse " ;

aus: Böll, Heinrich: Werke. Kölner Ausgabe.

Band 9. 1954-1956“

Herausgegeben von J.H. Reid

© 2006, Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Köln

Traduction : Bertrand Brouder (2020)

Tous droits réservés.

Avec l'aimable autorisation de Kiepenheuer & Witsch.

« En cet instant, je suis dehors sur le rebord de la fenêtre et je me remplis lentement de neige ; la paille est gelée dans l'eau savonneuse, des moineaux sautillent autour de moi, de rudes oiseaux se bagarrent pour les miettes qu'on leur a jetées, [...]. Je ne vois que pâlement scintiller les lumières du sapin de Noël à travers les fenêtres embuées. »



HEINRICH BÖLL STIFTUNG

PARIS

France